L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

58ème Année.

NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 28 DECEMBRE 1884.

BUREAUX : rue de Chartres No 73.

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 28 DECEMBRE. 1884.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Achetez vos Bonbons fins à 75 cents la livre, et la demi-livre à 40 cents. Fruits du pays cristallisés, à 60 cents, chez A. Lemanne, coin des rues St. Pierre et Royale. Voyez l'annonce.

Etats-Unis et Angleterre.

Nous ne sommes pas les admirateurs à outrance du peuple américain ; nous ne nous croyons pas obligés d'applaudir à tout ce qu'il dit, parce que c'est lui qui le dit, de nous extasier devant tout ce qu'il fait, parce que c'est lui qui le fait, et nous ne ménagerons pas les critiques à ses actes, quand ils les méritent.

Mais il n'accomplit rien de juste, de grand, de beau, sans provoquer immédiatement nos bravos les plus chaleureux; nous n'en manquons jamais l'occasion, nous trouvons notre bonheur, nous mettons notre fierté à le faire.

Il y a des qualités qu'on ne peut lui refuser, sans se montrer profondément injuste à son égard : l'esprit positif, l'entente des intérêts matériels, la justesse du coup-d'œil, la promptitude de la conception, l'énergie dans la mise d'exécution d'une idée, une fois qu'il l'a bien nettement conçue, dans la poursuite d'un but, une fois qu'il s'est décidé à l'atteindre.

Il l'a prouvé cent fois, dans sa politique intérieure et extérieure, et il est en train d'en donner au monde une nouvelle preuve.

On s'est souvent demandé comment un peuple aussi hardi, aussi entreprenant, aussi merveilleusement doué, au point de vue commercial, a pu durant tant d'années, abandonner aux autres le trafic des contrées qui l'avoisinaient, de celles de l'Amérique Centrale, en particulier. Il y avait là une anomalie que l'on ne s'expliquait pas, et bien des intelligences se sont, à ce propos, prises à douter de son aptitude commerciale, de son entente des affaires. On ne voyait pas que l'ardeur avec laquelle il poursuivait le progrès de ses industries nationales, l'empêchait de songer au développement de son négoce avec l'étranger; il ne tenait pas à faire deux choses à la fois. Il pouvait, d'ailleurs, se passer de ce genre de trafic, tant qu'il ne produirait pas assez pour répondre aux besoins de la consommation intérieure.

Aujourd'hui, il en est tout autrement ; son agriculture, son industrie manufacturière, sont en pleine prospérité; ses greniers regorgent de grains, ses entrepôts de marchandises. Il lui faut des débouchés au-dehors, pour y exporter ce qui ne trouve plus de placement dans le pays. De quel côté diriger ses vues, si ce n'est vers les pays voisins, qui sont avec lui en communauté d'institutions politiques et ont justement besoin, pour leur consommation, de ses denrées alimentaires, des articles sortant de ses manufactures? N'est-il pas naturel que, pour leurs approvisionnements, les populations de ces contrées tournent leurs regards vers nous, américains comme eux, vivant en république comme eux ; vers nous, qui sommes leurs plus proches voisins, qui, comme tels, avons avec eux des intérêts communs, et n'avons qu'à gagner à les élever, à les civiliser, à leur procurer le confort de la vie? N'est-ce pas le contraire qui devrait nous étonner?

Evidemment les Américains sont cette fois dans le vrai; ils ne font qu'exercer leur droit, et nous ne voyons pas qui pourrait les en empêcher.

Nous savons bien que les Anglais se sont, ici, comme partout ailleurs, arrogé un monopole qu'ils prétendent conserver; leurs navires sillonnent, depuis longtemps, les flots du Golfe du Mexique et de la mer des Caraïbes, et ils verraient avec dépitaisir ceux des Américains y prendre leur place.

Mais n'avons-nous donc pas le droit de faire, à deux pas de nous, près que sur notre propre terrain, ce que font les Allemands sur les côtes méridionales et orientales de l'Afrique, et les Français en Cochinchine, au Tonquin, en dépit des efforts de ces mêmes Anglais, qui voient, partout, les autres peuples leur disputer la royauté des mers, et se sentent parfaitement impuissants à arrêter toutes ces entreprises? Assez et trop longtemps la grande Bretagne a imposé son joug à l'humanité ; il fallait mettre un terme à un pareil régime : Nous saluons le réveil des deux mondes et le retour à la liberté des mers.

La presse anglaise fulmine, en ce moment, mille anathèmes contre l'Union Américaine, par ce que celle-ci vient de conclure, avec un des Etats de l'Amérique Centrale, un traité d'une portée immense. La grande Bretagne en a compris immédiatement les incalculables conséquences, et le message du Président Arthur, annonçant l'heureuse issue des négociations restées jusque là secrètes, a produit sur elle, l'effet d'un coup de foudre. Mais si elle s'imagine en arrêtér, par la menace, la ratification par le Sénat, elle se trompe fort. Les Etats Unis n'ignorent aucun des embarras de sa situation, aucun des périls que court son empire colonial ; ils la savent en délicatesse, avec la France, avec l'Allemagne, avec la Russie, un peu même avec toute l'Europe ; ils connaissent l'importance de ses intérêts au fond de l'Asie et au sud de l'Afrique; ils auraient bien peu de sens politique, s'ils la croyaient assez maladroite pour sacrifier ces intérêts majeurs à ceux du Nicaragua et de l'Amérique Centrale, qui ne sont pour elle que de second ordre ; s'ils pouvaient s'effrayer un seul instant de menaces aussi vaines que bruyantes, qui n'auront jamais d'effet. Quelle apparence que l'Angleterre, laissant tout le vieux monde sur ses derrières, s'aventure jusqu'au fond du Golfe du Mexique, négligeant de vastes colonies de la possession desquelles dépend sa propre sûreté, presque son existence?

Mais, dit-on, la nouvelle convention avec le Nicaragua est une violation du traité Clayton-Bulwer. A cet égard, nous n'osons pas nous aventurer dans une dénégation complète; ce qu'il y a de bien certain, c'est que nous n'apercevons pas clairement cette violation; il nous semble que pour en arriver à leur conclusion, les Anglais ont dû légèrement forcer les termes de la convention qu'ils invoquent!

Quoi qu'il en soit, disons-nous, par respect pour la foi des traités, abandonner la défense de celui que viennent de signer les Etats-Unis et le Nicaragua—bien qu'une semblable conduite, à l'égard d'une puissance comme l'Angleterre, soit une véritable duperie, nous ne douterions pas un seul instant du succès de l'entreprise du peuple américain. Il suffit, pour se sentir animé de cette confiance, de jeter un coup d'œil sur l'immense fleuve qui roule majestueusement ses eaux devant nos levées et descend des immenses et fertiles régions de l'Ouest; sur ce Golfe qui baigne nos côtes et invite nos navires à se diriger vers les ports de l'Amérique Centrale; sur cette série de chemins de fer qui, du Nord-Ouest et du Nord-Est, courent tous vers le Mexique, pour, de là, traverser les isthmes du Centre Amérique et relier les deux continents; il suffit de regarder, un instant, ce qui se passe à notre Exposition, de voir avec quel enthousiasme nous arrivent en foule les représentants de ces contrées, pour comprendre que l'union commerciale des deux Amériques est virtuellement faite. Les navires anglais et allemands sont condamnés à disparaître du Golfe. C'est la nature des choses qui le veut ainsi ; les Etats-Unis peuvent et doivent accomplir ce que demande la nature et aucune puissance au monde n'empêchera de se réaliser cette autre destinée manifeste.

Société d'Assistance Mutuelle de St.-Maurice (Casernes et Versailles.)

Les élections de cette société — l'une des plus nombreuses, l'une de celles qui font le plus de bien à la Nouvelle-Orléans et aux environs de notre métropole — viennent d'avoir lieu ; en voici le résultat :

Président—Sébastien Roy,
Vice-Président—François Carrazé,
Secrétaire—F. A. Puyau,
Trésorier—N. A. Lucas,
Grand Marshal—Henri Cornibé,
Percepteur—M. A. Peyronx.

— Administrateurs. —

Jean Campaznole,	J. M. Pomes,
Jean Peyrège,	Didier Valts,
A. J. Padron,	Manuel Sirgo,
Pierre Puyau,	A. J. Claverie,
E. J. Marsi,	Joseph Ader.

Entrepreneur de pompes funèbres—François Dufrêche.

MÉDECINS :

Pour la section d'en bas — Le docteur S. G. Roushaw,

Pour la section de la ville—E. J. Miolton.

Les commissaires ayant dépouillé le scrutin et proclamé M. Roy président pour l'année 1885, bien qu'il eût positivement refusé de se laisser porter candidat, M. Roy s'est levé et, après avoir chaleureusement remercié les sociétaires de cette nouvelle marque d'estime, leur a annoncé qu'il lui était impossible d'occuper le poste. Il a installé les élus et transmis le maillet au vice-président.

Une réunion générale aura lieu, le 8 janvier, à l'effet d'élire un président.

Nous joignons notre témoignage de haute considération à celui que la Société de St. Maurice a donné au très digne fonctionnaire que ses nombreuses occupations obligent à se retirer d'une position dont il a longtemps et noblement rempli les devoirs aussi ardus qu'importants.

Au moment où le président allait céder son fauteuil au chairman des commissaires de l'élection, M. Puyau a présenté la résolution suivante :

Attendu que depuis deux ans qu'il dirige la société avec un zèle et une sagesse remarquables, M. SEBASTIEN ROY, président actuel, n'a cessé de travailler avec ardeur, au bien-être, à la prospérité de cette association, et de remplir, fidèlement et avec la plus grande exactitude, son mandat et les devoirs, souvent pénibles, qui lui incombaient comme chef de la société ;

Et attendu, de plus, que durant le terme de sa présidence, il a considérablement augmenté l'effectif de la société; qu'il a donné, par son infatigable énergie, une existence réelle à la société en lui procurant les moyens d'acheter un salle ;

Il est résolu que M. Sébastien Roy, président, a bien mérité de la société; qu'il a droit à la reconnaissance, à la parfaite considération de tous et de chacun de nous, et qu'un vote sincère de remerciements lui est, par les présentes, unanimement offert ;

Il est, aussi, résolu, que les sociétaires regrettent vivement qu'il n'ait point voulu se laisser porter candidat, et que malgré l'instance réitérée des sociétaires de l'élire à la présidence, il ait persisté à ne pas se laisser porter candidat ;

Il est, de plus, résolu que l'assemblée, en ce jour, nomme M. Sébastien Roy président honoraire de l'association et qu'une copie de ces résolutions lui soit transmise.

Nous lisons dans le *Propagateur Catholique* d'hier :

Le Service anniversaire pour le repos de l'âme du regretté Monseigneur Perché ayant été renvoyé de quelques jours à cause des fêtes de Noël, sera célébré samedi prochain, 3 janvier, à l'église Cathédrale.

Afin de permettre aux fidèles d'assister à ce service, il aura lieu à sept heures du matin. Monseigneur Leray officiera pontificalement.

Messieurs les prêtres que leurs obligations ne forceront pas de rester à cette heure dans leur paroisse, se feront un devoir de venir donner, par leur présence, un témoignage de leur respectueuse reconnaissance envers Monseigneur Perché.

La bande impériale d'Allemagne.—Nous apprenons que selon toutes probabilités la bande Impériale d'Allemagne, qui est en congé en ce moment, nous visitera peut-être en janvier.

L'Empereur d'Allemagne accorde chaque saison un congé aux musiciens de l'Empire et cette année ils profitent de ce congé pour venir en Amérique.

S'ils venaient parmi nous, ça serait un grand attrait pour nos visiteurs et un véritable régal pour les amateurs de bonne musique. Les solistes de la bande Impériale sont tous de premier ordre et n'ont pas de supérieurs; comme ensemble cette réunion de musiciens est à l'Allemagne ce que la bande Républicaine est à la France et nous faisons des vœux pour qu'ils nous arrivent.

Etrennes—Si vous voulez donner de jolies étrennes, allez à la librairie française de H. Billard, au coin des rues Chartres et Bienville. Vous y trouverez des ouvrages de luxe, des collections pour enfants, un choix complet d'albums, des ouvrages fort intéressants et très latéralisés pour la jeunesse, des boîtes d'instruments de mathématiques, des cuvrlaire de luxe, des presse papiers, des articles en bronze, des jeux de tout genre—dominos, lotos, damiers, — des papéteries riches, des bonbons français, des chocolats de Masson et de Guérin Boutron, des chocolats au crème, des dragées, etc. etc. Le tout ne s'oublies pas, à prix réduits! A la librairie française il y a que l'embarras du choix. A l'on y trouve aussi des almanachs ordinaires, des almanachs à écaillier, richement ornés, et des agendas pour 1885.

Loterie de la Louisiane.—Heureux ceux qui se sont trouvés dans la vallée de Mississippi lorsque la compagnie de la loterie de la Louisiane y a laissé tomber sa manne dorée. Cent-cinquante mille piastres aux uns, cinquante mille et dix mille aux autres, voilà ce qu'a été la cueillette de MM. les Hôtes pour lesquels plusieurs coureurs de banquue ont ici été mis en possession de ces sommes. On lire plus loin des avis donnant le numéro de chaque billet auquel est échu un de ces gros lots au dernier tirage mensuel. Fort belles étrennes, assurément, que celles que dame Fortune donne là.

Collège de St Stanislas.—La réputation de cet excellent collège, situé à la Baie St Louis, est depuis longtemps établie. Aussi aujourd'hui nous sans surprise que le nombre des élèves n'y accroît chaque jour. Ceux d'entre eux qui ont passé leurs vacances de Noël à la Nouvelle Orléans, en repartiront le 2 janvier par le train de Mobile de 3 h. ures.

Pour tous les renseignements que l'on voudrait obtenir, s'adresser au St Aloysius Commercial Institute, coin Chartres et Quartilp.

Maison E. Himbert.—Voilà une vraie maison parisienne; ce qui s'y vend est d'un goût exquis et porte le cachet de sa provenance. Nous signalerons entre autres articles les bonbons extra fins et les fruits français que M. Himbert livre au prix réduit de 75 cts la livre ; demi-fins, 50 cts. Il y a aussi chez lui un choix de bonbonnières de Paris, dernière nouveauté, que nous recommandons pour étrennes. Une visite au magasin de E. Himbert, coin Bourbon et Toulouse, est indispensable par ce temps de fêtes.

Lisez, démocrates, lisez.—Nous appelons l'attention sur l'offre libérale faite par cet excellent journal démocratique, THE NATIONAL DEMOCRAT, publié à Washington, D. C. On fera bien d'en profiter. Tous les bons démocrates sont appelés à aider à la circulation du journal susmentionné. On désire un correspondant ici. Voir l'annonce.

Bonnecaze & Duffard.—Cette vieille et excellente maison, qui vraiment n'a plus besoin d'éloges, vient de recevoir de Paris tout ce que l'on peut rêver d'élégant, de riche, de tentant, comme sacs, boîtes, poches. Tout cela perle le cachet du bon goût et de l'originalité parisienne. Voilà pour le contenant. Quant au contenu, allez voir ces fruits cristallisés, ces marrons glacés, ces bonbons de mille et une sortes, ingénieux au possible et sortant tous de chez Boissier, le roi de la confiserie. Si vous résistez à la tentation, vous pouvez vous dire fort.

MM. Bonnecaze et Duffard ont aussi un Restaurant qu'il faut citer pour l'excellence du service et de la cuisine. Casimir, le Chef de l'endroit, a fait campagne aux Frères Provençaux et au Grand Hôtel Continental; cela seul dit ses états de service. Il a pour aide un Patissier Parisien qui n'a pas de supérieur.

Un dîner fait chez Bonnecaze et Duffard est de ceux que ne peut oublier un gourmet bien apprit.

Le salon pour dames et messieurs est ouvert jusqu'à la sortie des théâtres.

On a vraiment plaisir à recommander pareil établissement; une réputation qui date de loin et qui demeure fidèle à la devise : Noblesse oblige.

Maison Frantz & Opitz.—Nous croyons le moment opportun de signaler à l'attention de nos lecteurs une maison de bijouterie de notre district, celle dont on a le nom en tête de ces lignes, où se trouve le plus vaste assortiment de montres, de diamants, de pendules et de bijouterie qui soit. A l'occasion du Nouvel An, la maison a importé d'Europe un grand nombre d'objets fins qu'elle vendront à des prix d'une rare modicité. MM. Frantz & Opitz sont trop connus pour que nous parlions de leur habileté comme bijoutiers. Ils se chargent de la réparation des montres, des pendules et de la bijouterie de tout genre.

Supériorre à toutes les Eaux de Cologne, la véritable eau Florida de Murray & Lanman. Renfermant l'essence parfaitement distillée de toutes les fleurs riches des tropiques, elle est sans rivale pour la toilette. Chaque bouteille du véritable article porte à son goulot une étroite bande sur laquelle sont écrits les mots "Trade Mark" et le fac simile de la signature de seule propriétaire et fabricante, Lanman & Kemp, New York.

Le Protectionnisme, dit l'*American Protectionist*, de New-York, une des meilleures revues industrielles de l'Union, a trouvé un nouvel auxiliaire, un peu inattendu, l'*Evening Post*, jusqu'ici le plus fougueux champion du Libre Echange.

L'*Evening Post* tombe à bras raccourcis sur le traité espagnol. Il faut véritablement qu'il y ait là une grande menace pour les industries du pays, pour avoir causé une pareille révolution dans ce journal. Il fait un tableau statistique très exact des exportations de sucre des Antilles espagnoles aux Etats-Unis; il y ajoute le chiffre des recettes qu'elles font entrer dans le trésor; il calcule les effets que devra produire la malencontreuse convention signée par notre ministre à Madrid, M. Foster, et il conclut de tout cela qu'il vaudrait mieux voter une bonne fois une allocation aux planteurs cubains, à titre de prime, de don, de *bonus*, comme il le dit, que de se lancer dans cette déplorable voie.

Le traité hispano américain est une preuve flagrante de l'impossibilité d'établir un système complet de Libre-Echange, dans les conditions différentes que font aux nations diverses les qualités de leur sol, la nature de leurs produits, l'état plus ou moins avancé de leurs industries.

Cuba et Porto Rico, par exemple, peuvent absorber beaucoup de nos bénéfices ; en revanche, ils ne peuvent nous en procurer que fort peu. Que nous nous croyions assez riches, pour faire la charité à certains pays, soit ; mais que nous le faisions à Cuba et Porto-Rico, qui vivent de monopoles et du travail servile, non pas. Il y a là non seulement injustice, mais une sorte d'immoralité.

Le *New York Sun* a publié, dernièrement, un excellent article sur le présent et l'avenir de l'industrie viticole. Les renseignements lui ont été fournis par M. B. Clayton, éditeur du *Wine and Fruit Grower*. D'après M. Clayton, nous avons 100 acres de terre propres à la culture de la vigne, contre un acre seulement, en France, le pays qui produit le plus de vins sur le globe ; et nous développons cette culture avec une rapidité qui tient du prodige. La moyenne du progrès, en Californie est de 30,000 acres par an.

Le *Sun* publie un tableau donnant, année par année, le nombre de gallons produits dans le pays et importés de l'étranger. En Louisiane, surtout, où l'on boit proportionnellement plus de vins que partout ailleurs, aux Etats-Unis, ce tableau sera fort intéressant.

	VINS du pays.	VINS importés.
1870	3 000,000	9,000,000
1871	5,000,000	11,000,000
1872	7,000,000	10,000,000
1873	9,000,000	10 000,000
1874	11,000,000	10 000,000
1875	13,000,000	7,000,000
1876	15,000,000	5,000,000
1877	17,000,000	7,000,000
1878	18,000,000	6 000,000
1879	20,000,000	5,000 000
1880	23,000,000	5,000,000
1881	19,000,000	5,000,000
1882	20,000,000	6,000,000
1883	17,000,000	8,000,000
	Les estimations s'élèvent à	
1884	28,000,000	5,000,000

Ces chiffres indiquent clairement que nos importations de vins sont régiées sur le montant de ce que nous produisons. Toutes les fois qu'il y a une baisse dans nos récoltes, il se manifeste une augmentation correspondante dans les entrées des produits étrangers. Le fait prouve que la culture de la vigne n'est pas aussi rémunératrice que les autres cultures agricoles. Que l'on compare la plus grande production qui ait eu lieu dans le pays, depuis 1870, c'est-à-dire en 1884, où elle a atteint le chiffre de $28,000,000, à celle de France, dont le total s'élève à 1,176,000,000 gallons, et l'on comprendra combien, malgré nos progrès étonnants, nous sommes encore en retard.

M. Clayton espère que, dans peu d'années, nous arriverons au chiffre de 100,000,000 de gallons.

Soyons en persuadés—il n'y a pas là de quoi nous effrayer au point de vue de la sobriété populaire. 100,000,000 de gallons ne nous transformeront pas en une nation d'ivrognes, et ils nous aideront à nous arracher à la funeste tyrannie qu'exerce forcément sur nous le whisky, à qui nous ne souhaitons qu'une chose, c'est que le vin le détrône et lui enlève le titre de liqueur nationale.

L'Italie produit près de 500,000,000 de gallons : la Hongrie, plus de 400,000,000, le Portugal, 111,000,000. Ce sont des nations relativement très-sobres.

M. Ducharme a communiqué, à la séance du 1er décembre de l'Académie des Sciences de Paris, une note d'un correspondant qui démontre que la maladie que l'on appelle communément la "gomme" dans les arbustes à noyaux, s'observe aussi dans d'autres arbres, tels que le figuier et l'orange, et qu'elle n'est pas toujours la conséquence d'un traumatisme. Il y a dans les tiges malades deux espèces de canaux correspondant à la gomme; et les uns sont traumatiques, il en est d'autres qui paraissent spontanés. Le mal attaque, d'ailleurs, les racines comme les tiges; mais, tandis que sur celles-ci il reste peu grave et se limite en donnant naissance à un bourrelet, pour ainsi dire cicatrisé,—sur les racines, il se perpétue et se propage, et le tissu, non seulement passe à l'état de gomme, mais se transforme même en humus.

Chez le dentiste :

—Eh bien! docteur, par ces temps humides, les affaires doivent marcher ?

—Mais oui, je sais, la renommée.... voyez-vous, ce qu'il me faudrait à moi, c'est la renommée....

—Ah! oui, je sais, la renommée aux cent bouches!

Marié, samedi 27 décembre 1884, à la Cathédrale St Louis, par le Rév. Père Mignot, CHAS GUSTAVE DUREL à Mlle CLOTILDE JEANNE ANDRY, tous deux de cette ville. Pas de cartes.

Fallecio el sabado, 27 del corriente, á las 8 de la noche RAFAEL VILLA, natural de Sevilla, España, á la edad de 73 años, recidente de esta ciudad 42 años. Se invita á los amigos y conocidos de las familias Villa, De la Rosa y Fernandez á que asistan al entierro que tendra lugar hoy á las 4 de la tarde, de su recidencia, No 940 calle Magazine.

De la parte de su familia.

Sociedad Union Española de Beneficencia Mutua.—Los señores socios se servirán reunirse en la sala de costumbre, á las 2 de la tarde de hoy, á fin de acompañar á su última morada los restos mortales del que fue en vida, nuestro consocio Don RAFAEL VILLA.

De orden de J. VENTA,
A. RAMIREZ, Presidente.
Secretario.

LE DR HARTMAN
—ET—
LE DR MILLER,
Au No. 112 rue St. Charles,
JUSQU'AU 1er JANVIER 1885.
REDRESSENT LA VUE, LES GENOUX CAGNEUX ET LES PIEDS BOTS. LES BEQUILLES INUTILES ET REJETÉES,
Cancers, Tumeurs, Maladies des Femmes, Difformités, Œil et Oreille, Maladies Chroniques sont leurs Spécialités.

DÉVIATION DE LA VUE.

Mlle Cora Johnson, fille du Rév. Dr Johnson, principal du Brookhaven Female Seminary, avait une forte déviation de l'œil que le Dr Miller a guérie. Mlle Johnson écrit : "Mes amis sont enchantés que mes yeux soient redevenus parfaitement droits; je le dois à votre habileté d'opérateur, et je vous en garderai toujours une vive reconnaissance."

ALEXANDRIA, LNE., 6 juin 1884.

Je certifie par la présente que le Dr A. J. Miller a opéré mon fils, S. J. Cockerille, pour le strabisme (œil de travers) avec le plus grand succès. Né avec cette infirmité qui le défigurait, il avait atteint l'âge de dix-huit ans, et sa vue était naturellement très faible.

Je dois au Dr Miller de déclarer que, tandis que j'étudiais la médecine sous le professeur T. D. Mutter, je l'ai fréquemment assisté ainsi que le professeur Joseph Pancoast, et que je n'ai jamais vu l'un ou l'autre déployer autant de talent et d'habileté que le Dr Miller.

A. COCKERILLE, D. M.,
Gradué au Jefferson Medical College, Philadelphie, mars, 1850.

PLUS DE BEQUILLES NI DE GENOUX CAGNEUX.

La petite fille de M. Félix Brousseard (Abbeville, Lne.), âgée de onze ans est un éryspèle à l'âge de quatre mois. Les tendons des muscles des genoux commencèrent à se contracter, et le mal continua jusqu'à ce qu'enfin, lorsqu'elle eut neuf ans, il lui était difficile de marcher même avec des béquilles. M. Brousseard employa sans succès plusieurs médecins. Il conduisit en dernier sa petite fille aux Drs. Hartman et Miller qui prirent la mesure de la maladie et enjoignirent à M. Brousseard quelques semaines plus tard les appareils nécessaires. Le père les applique lui-même à son enfant et au bout de deux mois les genoux étaient parfaitement redressés et les béquilles mises de côté. M. Brousseard répondra avec plaisir à toutes les demandes de renseignements qu'on lui adressera.

MALADIE DE LA HANCHE.

Mme Christine Bare, 161 rue Roerson, Nlle-Orléans, souffrait depuis plusieurs années d'une maladie de la hanche. La douleur au genou et à la hanche était si forte que, quand elle s'en avait, elle ne pouvait plus se lever sans avoir d'abord bien fréctionné et allongé le membre.

Elle avait été traitée par plusieurs médecins de la ville, mais son état continuait à empirer. Elle s'adressa aux Drs Hartman et Miller, en dernier ressort : ceux ci lui appliquèrent un appareil et recommencèrent à la traiter. Elle se sentit mieux tout de suite, et aujourd'hui elle n'éprouve aucune douleur à la hanche. Elle marche sans jamais boiter. C'est à cette heure une heureuse petite femme.

CATARRHE CHRONIQUE ET SURDITÉ.

Le fils de Mme H. K. Grant, de Scranton, Miss., était presque sourd et ne pouvait pas respirer par le nez. Le mal provenait d'un catarrhe chronique. Confié aux soins des Drs Hartman et Miller, il pouvait, au bout de moins de quatre semaines, entendre le tic tac d'une montre à dix-sept pouces de distance et respirer par le nez aussi bien que n'importe qui.

Rapprochez vous qu'au moyen du nouveau traitement perfectionné des docteurs ci-dessus, la guérison est certaine.

PARALYSIE.

La petite fille de M. A. P. Price, aujourd'hui âgée de trois ans, fut paralysée quand elle n'avait encore que quatre mois : elle eut une hémiplégie (côté gauche). Elle recouvrit bientôt l'usage de sa main et de son bras, mais la jambe, au lieu de se développer, se dessécha et fut avec les doigts du pied complétement privée de mouvement.

M. Price confia son enfant, en avril dernier, aux soins des Drs Hartman et Miller, et la petite infirme, en moins de cinq mois, commença à marcher. Elle peut maintenant mouvoir sa jambe et les doigts de ses pieds.

On peut voir l'enfant au No 450 1/2 rue de la Commune, Nlle-Orléans.

Quiconque douterait de l'exactitude des faits ci-dessus, peut s'adresser aux dames et aux messieurs dont il est question.

Heures de bureau, de 8 h. du matin à 7 h. du soir ; les dimanches, de 8 h. du matin à 2 h. de l'après midi.

No. 112, rue St Charles.

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste
Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, reçus de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.
Portes de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en renom.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, ois, etc, etc.
AUX PRIX LES PLUS BAS POSSIBLES.

St. Stanislas Commercial College

Les élèves du Collège quitteront la Nouvelle-Orléans le 2 janvier par le train de 3 heures. Les parents qui n'ont pas encore fait le choix d'une institution peuvent profiter de cette occasion pour envoyer leurs enfants au Collège.

Pour informations, s'adresser à St Aloysius Commercial Institute, encoignure Chartres et Marais.
28déc. 5f

CHAUSSEZ-VOUS!
COIFFEZ-VOUS!
—A—
L'ETOILE ROUGE.
28déc—1i

Banque Nationale de l'Etat.—A une réunion de la Direction tenue ce jour, un dividende de Quatre pour cent a été déclaré des bénéfices des six derniers mois, payable à partir du lundi, 5 janvier 1885.
T. R. ROACH, Caissier.
2déc—1m

New Orleans City & Lake Railroad Company.

ON DEMANDE IMMEDIATEMENT DES Conducteurs, Palefreniers et Garçons d'écurie
à la station de la rue MAGAZINE,
" " " PRYTANIA,
" " " ESPLANADE,
" " " POLOGNE,
" " " CANAL.
Salaires des Conducteurs, $60 par mois.
F. WINTZ,
Surintendant.
28déc—2f

AVIS SPECIAL.

Exposition Universelle de l'Industrie et du Centenaire du Coton.

BUREAU DU DIRECTEUR GÉNÉRAL,
Nouvelle-Orléans, 28 déc. 1884.

L'EXPOSITION sera ouverte au public aujourd'hui DIMANCHE de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Le prix d'entrée sera de Vingt-cinq sous, et chaque visiteur est requis de se procurer ledit montant à l'avance. Le change pour un petit montant peut être obtenu des caissiers, aux portes.

Les visiteurs sont instamment requis de déposer leur prix d'entrée, PERSONNELLEMENT, DANS LA BOITE, après l'avoir fait voir au portier, attendu que ces derniers ne sont pas payés de toucher l'argent.

Les bâtisses seront illuminées par l'électricité cette après-midi jusqu'à 10 heures, heure à laquelle les portes seront fermées.

E. A. BURKE,
Directeur Général.

AVIS SPECIAL.

Exposition Universelle,
Bureau du directeur général,
Nlle Orléans, 28 déc. 1884.

Il y aura un SERVICE DIVIN au Music Hall du Centenaire, aujourd'hui à 11 heures a. m., le signal sera donné par le son des cloches. Le Rév. J. L. Jones, de Chicago fera un sermon à cette occasion.

A 2 heures p. m. il sera donné un concert Classique et Musical, par la Bande Mexicaine dans la même salle, qui durera jusqu'à 5 heures.

E. A. BURKE,
Directeur général.
28 déc—

On demande—Une cuisinière créole de première classe. S'adresser 113 rue St-Charles, lundi de midi à 1 heure. 28 déc

Wanted—A first class Creole cook. Call at 113 St Charles street, Monday, from 12 to 1 o'clock. 28déc—

LISEZ
Le Canadien des Etats-Unis,
Le plus grand journal hebdomadaire de langue française de New-York.
En vente TOUS LES LUNDIS, A MIDI, chez M. BILLARD, coin de Chartres et Bienville.
Le numéro 5 cents. 21 déc—15f

POUR COLON.

Steamship anglais CRAIGALLION, Commandant DIXON, chargeant en ce moment. Pour le frêt et le passage s'adresser à
A. K. MILLER & CO.,
37 rue Carondelet.
25 déc—3f

Mme Vve BERNARD NAUTRE

A l'honneur d'offrir ses services au public comme professeur de piano, de solfège et de langues française, anglaise et espagnole. S'adresser au Magasin de Musique de Werlein, rue du Canal No 135, chez le Dr H. Bayon, 125 rue Bourbon, ou au Christian Women Association 41 et 43 rue Bourbon. 6déc—f

Marchandises
JOURS DE FÊTE
Reçues par le vapeur Obock,
D'Anvers, Havre et Bordeaux.

Les nombreux témoignages qui ont été reçus par cette maison des différentes Expositions célèbres, sont une preuve de la supériorité de leurs marchandises. Leurs triomphes les plus importants étaient à PARIS, LONDRES, VIENNE et AMSTERDAM.

A VENDRE PAR

Schmidt & Ziegler,
49, 51, 52 et 55
SOUTH PETERS ST.
22déc—10f PP

1885. 1885.
ETRENNES!
LIBRAIRIE FRANÇAISE,
59 RUE DE CHARTRES,
Coin Bienville.

Ouvrages de Luxe, Collections pour Enfants,

Tels que : La Bibliothèque Rose, 10,000 volumes pour enfants comprenant le choix le plus complet d'Albums à images et de livres pour la jeunesse.

Albums à dessin Boîtes d'Instruments de Mathématiques.

Encriers, Presse papiers et autres Objets pour bureau de haute fantaisie.

ROBINSON, LOTUS, BOSTON, DAMIERS, ETC.

Papeteries Riches et Ordinaires.

Almanachs et Agendas pour 1885
ALMANACHS A EFFEUILLER.

Reçu par le steamer TEXAN :
Un petit lot de Bonbons Français,
CHOCOLATS DE MASSON,
CHOCOLATS DE GUÉRIN BOUTRON,
DRAGÉES, CHOCOLATS A LA CREME, Etc. Etc.

Prix Réduits!! Prix Réduits!!
28 déc—28,30,31—1er janv

CHEVEUX.
Mme ROGER,
67.....RUE ROYALE.....67
Grand choix de Coiffures nouvelles pour le front, et assortiment complet de NATTES en CHEVEUX LONGS.
CHEVEUX GRIS ET BLANCS
de toutes longueurs à des prix
TRES REDUITS.
Tous les Cheveux vendus par la maison sont garantis de PREMIERE QUALITE.
SPECIALITES DE PERRUQUES.
7 déc—1m Mar, Jeu, Dim

Avis.

$150,000. Nlle-Orléans, 22 décembre 1884.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement un cinquième du billet No 58,282, tirage à numéro simple, classe "M", de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, cinquième qui a gagné le Premier Gros Lot de Cent Cinquante Mille Piastres, le mardi, 16 décembre 1884, et que le montant en a été promptement payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du cinquième aux bureaux de la compagnie.
E. S. M. LEBRETON,
Courtier du Canal Bank.
27 déc—2f PP Nouvelle Orléans, Lne.

Avis.

$150,000. Nouvelle-Orléans, 24 décembre 1884.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte de la Banque du Commerce, Memphis, Tenn., un dixième du billet No 58,282, tirage à numéro simple, Classe "M" de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, 10me qui a gagné le Premier Gros Lot de Cent Cinquante Mille Piastres, le mardi, 16 décembre 1884, et que le montant lui en a été prompt payé par un chèque sur la New Orleans National Bank, sur présentation du 10me aux bureaux de la compagnie.
F. S. CAMERDLE,
Courier de la Whitney National Bank,
27 déc—2f PP Nlle-Orléans, Lne.

Avis.

$150,000. Nouvelle Orléans, 16 décembre 1884.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement pour le compte du First National Bank de Memphis, Tenn, un dixième du billet No. 58,282, tirage à numéro simple, classe "M" de la loterie de l'Etat de la Louisiane, dixième qui a gagné le Premier Gros Lot de Cent Cinquante Mille Piastres, le mardi, 16 décembre 1884, et que le montant lui en a été promptement payé par un chèque sur le New Orleans National Bank sur présentation du dit dixième aux bureaux de la compagnie.
CHS. T. SANTANA.
Courier du State National Bank of New Orleans.
27déc—2f PP

Avis.

$50,000. Nlle-Orléans, 22 décembre 1884.

Le soussigné certifie qu'il avait en recouvrement un dixième du billet No 94,361 tirage à numéro simple, Classe "M" de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, dixième qui a gagné le Deuxième Gros Lot de Cinquante Mille Piastres, le mardi, 16 décembre 1884, et que le montant lui en a été promptement payé par un chèque sur le New Orleans National Bank, sur présentation du dixième aux bureaux de la compagnie.
CHAS W. WALDOW,
Courier de la Germania National Bank,
27 déc—